

de la rédaction du décret de comparution lancé contre les généraux de Lapoype et Bonaparte, et comprenant toute l'imminence et toute la gravité du danger qui menaçait son ami, si le décret de la Convention était exécuté selon la sévérité rigoureuse de ces termes, eut le courage, et il en fallait beaucoup, car il n'y allait rien moins pour lui que de la vie, de substituer aux mots *sont traduits* ceux *sont mandés* ; cette substitution sauva probablement la vie du général. Au lieu d'être arrêté à Marseille et conduit à Paris comme un criminel politique, dont le sort n'aurait pu être douteux à cette époque d'exécution sanglantes, il se rendit à la capitale en toute liberté. Les explications qu'il fournit à la Convention furent si loyalement présentées, et parurent si concluantes, que cette dernière non seulement le releva de l'accusation formulée contre lui, mais l'admit encore aux honneurs de la séance.

Le général de Lapoype fut peu de temps après gouverneur de la ville de Lyon, et destitué par le Comité de Salut public.

Le Directoire le remit en activité, et le Consulat se hâta, aussitôt après son avènement au pouvoir, d'utiliser les services d'un officier général qui avait donné, dans tant d'occasions, des preuves éclatantes de sa capacité et de sa bravoure.

En 1799, il l'envoya à l'armée d'Italie ; ce fut lui qui, après le traité de Léoben, remplaça le général Dessoles dans la Ligurie. Sa conduite, à cette époque de sa carrière militaire, fut digne des plus grands éloges. Le gouvernement consulaire lui en exprima publiquement sa satisfaction. Grâce aux sages et prudentes mesures qu'il avait prises, grâce surtout à cet esprit de justice et de conciliation qu'il savait si bien apporter dans tous les actes de sa vie militaire et politique, il parvint, non sans peine cependant, à maintenir une harmonie parfaite entre les Français et le gouvernement de Gènes. Il était en effet bien difficile de faire vivre en bonne et parfaite intelligence les vainqueurs avec le gouvernement vaincu. Si justes et si bons que soient les vainqueurs, il y a, dans le fait même qui a donné le pouvoir à ces derniers, quelque chose d'humiliant pour le vaincu qui blesse profondément son amour-propre, qui révolte ses instincts de nationalité, et lui fait considérer et traiter comme des ennemis ceux que la supériorité des armes a rendu les maîtres et les arbitres souverains de ses destinées.

En 1800, il fit une expédition dans les montagnes de la Ligurie : cette expédition fut marquée par des succès. A son retour, il joignit, avec sa division, l'armée de réserve, et vint, après la bataille de Marengo, opérer le blocus de la ville de Mantoue.

Commandant, en 1802, de la 12^e division militaire à Nantes, il fut l'un des premiers généraux désignés pour faire partie de la malheureuse expédi-